MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 46 (1947), p. 1-28

Roman Ghirshman

Firuzabad [avec 9 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

FĪRŪZĀBĀD

(avec 9 planches)

PAR

R. GHIRSHMAN.

Fīrūzābād, la plus ancienne ville sassanide, située au cœur de la Perside, berceau de la dynastie, ne cesse de susciter l'intérêt des savants et des voyageurs. La première description détaillée en a été donnée il y a exactement un siècle par Flandin et Coste qui ont reproduit dans leur important ouvrage les principaux monuments de ce site [1]. Un demi-siècle plus tard, Dieulafoy le visite et consacre une longue étude à sa tour et à son palais [2]. En mars 1924, E. Herzfeld y passe et en donne un aperçu d'ensemble dans la relation de son voyage [3]. L'exploration du site a fait partie du voyage entrepris par Sir Aurel Stein en novembre 1933, et dans sa publication figure pour la première fois le plan de la forteresse [4]. Enfin au début de 1934, il a été rapidement visité par Robert Byron [5]. Nous avons eu nous-même la possibilité d'étudier les monuments de Fīrūzābād en avril 1939 et d'y revenir en mai 1940.

Depuis le début de 1939, une belle route relie Chiraz à Fīrūzābād, route qui, en grande partie, suit l'ancienne piste caravanière. A mi-chemin, elle passe près du village de Kavār et, après la traversée de la rivière Kara-Agatch, suit la gorge de Gūr-i-Bahman. Des pentes Sud de la colline, on aperçoit, avant même d'être descendu dans la plaine, une trouée noire : l'entrée de la gorge qui, longue d'une quinzaine de kilomètres, mène à l'ancienne cité et à la ville moderne. La rivière Tang-i-Āb prend naissance dans cette chaîne et forme déjà un large torrent à l'entrée de la gorge.

[1] E. Flandin et P. Coste, *Voyage en Perse*, s. d., p. 36 sqq et pl. 34 à 44.

[2] M. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, 1885, IV, p. 66 sqq.

[3] E. Herzfeld, *Reisebericht, Z. D. M. G.*, vol. 80, 1926, p. 250 sqq.

[4] Sir Aurel Stein, *An archaeological Tour in the Ancient Persis, Iraq*, III, 2, p. 114 sqq.

[5] Robert Byron, *The Road to Oxiana*, p. 160 sqq.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Là, la route moderne abandonne l'ancien tracé : depuis l'entrée du défilé, elle suit, en corniche, la rive gauche de la rivière et atteint la ville moderne sans traverser l'eau. Le sentier ancien était subordonné à la largeur de la gorge et au cours de la rivière qu'il fallait traverser à deux reprises jusqu'à l'endroit où l'ancien pont en facilitait le passage (Pl. I).

A 6 kilomètres de l'entrée de la gorge, le cours d'eau décrit une large boucle, bordant de trois côtés un promontoire dirigé Est-Ouest, sur lequel s'élèvent les ruines d'un château fort connu sous le nom de Qal'a-i-Dokhtar, ou «Château de la Princesse» (Pl. II, *a*). Cet important monument, qui est une des plus curieuses constructions que les Sassanides aient laissées, tient de la forteresse et du château fort. Il développe sa masse de moellons et de mortier, d'Est en Ouest en suivant le contour du promontoire et les pentes du rocher, de sorte que tout l'ensemble se divise d'une façon nette et voulue en trois parties disposées en gradins. Tout d'abord c'est la large terrasse de la partie Ouest qui s'élève à 150 mètres environ au-dessus du niveau du cours d'eau, et qui était protégée par un mur de défense; à son extrémité Est, commence le bâtiment proprement dit (fig. 1): deux tours carrées monumentales, dont celle du Sud ne présente actuellement qu'un amas de pierres. Des iwans peu profonds s'imprimaient dans la largeur de la face des tours.

On pénètre dans la tour Nord, relativement bien conservée, par une porte étroite (Pl. II, *b*) et en suivant une rampe voûtée qui contourne en colimaçon un pilier central carré de 5 mètres de côté, après un tour et quart, on arrive dans la deuxième partie du château. Celle-ci, du côté Ouest, comprend trois chambres : deux petites latérales qui correspondent aux deux tours avec lesquelles elles communiquent, et au centre une troisième, de même largeur mais plus longue (Pl. III, *a*). Elles donnent toutes les trois sur une cour sur la partie orientale de laquelle s'élève un triple iwan à voûte centrale plus large que les deux latérales. Le long des murs Nord et Sud, se trouvaient d'autres chambres dont l'ensemble, actuellement, ne se présente pas d'une façon nette. La différence des niveaux de ces deux parties du château est d'une dizaine de mètres. Aucune communication directe entre elles ne semble avoir existé en dehors des rampes des tours.

La troisième partie du château, immédiatement à l'Est, comprend une esplanade libre de bâtiment, d'une profondeur de 15 mètres et couverte, dans

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sa partie occidentale, d'un dallage de pierres de 7 mètres × 2 m. 50, dont la destination nous échappe. Plus à l'Est, s'élève un vaste bâtiment composé d'un iwan couvert d'une voûte en berceau, suivi d'une salle carrée à coupole. C'est un ensemble classique sassanide qui se retrouve dans tous les palais connus de cette époque, et qui ne varie que par l'adjonction sur les côtés latéraux de chambres et de salles d'une façon variable, comme on le voit dans les palais de Fīrūzābād, Sarvistān, Ctésiphon, ou Qasr-i-Shīrīn. L'iwan de Qal'a-i-Dokhtar, large de 15 mètres et profond de 23 m. 50, est décoré de chaque côté de dix niches sur le mur long, et de quatre sur le mur du fond qui, au centre, s'ouvre par une large porte voûtée sur la salle carrée (Pl. III, *b*). Le décor en stuc des niches, ne s'est conservé, en partie, que sur une seule, à droite de la porte (Pl. IV, *a*). Il représente exactement la gorge égyptienne qui décore les portes du palais de Fīrūzābād (Pl. VIII), et qui est une survivance tardive des motifs largement utilisés par les constructeurs des palais de Persépolis. Dans l'épaisseur des deux murs de l'iwan sur la face Ouest, de petits iwans peu profonds y jouent le même rôle que ceux des faces Ouest des tours carrées. Chacun d'eux était flanqué d'un mur qui rejoignait à droite et à gauche le mur extérieur, formant des appartements. Ceux-ci communiquaient avec le grand iwan par deux portes aménagées dans les côtés longs, entre la troisième et la quatrième niches.

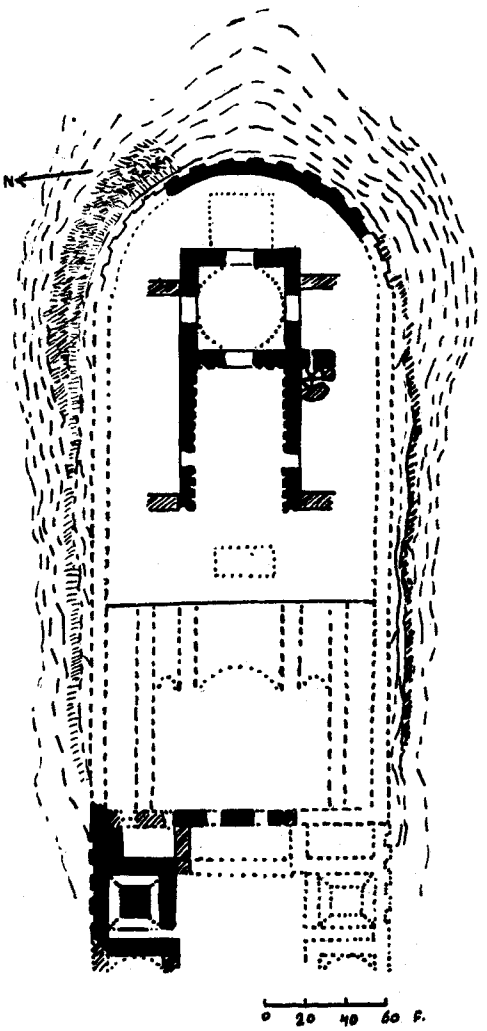


Fig. 1. — Plan de Qal'a-i-Dokhtar, conjecturalement reconstitué. D'après Sir Aurel Stein, *Ancient Persis*, plan 4.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La salle carrée de 15 mètres de côté ne porte aucun décor. Dans chacun de ses quatre murs, à parois lisses, est aménagée une grande porte voûtée surmontée d'une niche placée dans l'axe de la voûte. La base carrée de la coupole est posée sur une frise en petites dents, et le passage du plan carré au cercle se fait à l'aide de quatre trompes (Pl. IV, *b*). La hauteur de la coupole à partir du sol couvert de débris, est de 18 mètres environ.

La porte Sud de la salle donne accès à une pièce qui est flanquée à l'Ouest d'une tourelle d'angle. Un escalier intérieur mène facilement au toit au-dessus de la coupole d'où se développe une vue magistrale sur tout l'ensemble du bâtiment; celui-ci est entouré d'une forte muraille décorée de saillants et de rentrants, et munie de meurtrières (Pl. V, *a*). A l'extrémité Est, derrière la salle carrée, ce mur extérieur décrit un large demi-cercle.

Aucune communication directe n'existe entre la deuxième partie du château et la troisième. Il faut admettre qu'une rampe partant des tours carrées donnait accès à l'esplanade de cette dernière partie du bâtiment. Son but défensif est donc très net; le constructeur a évité intentionnellement une large porte d'entrée qui aurait pu se placer entre les deux tours carrées de la première partie; il n'a pas cherché à relier directement la deuxième partie à la troisième par une porte ou un escalier qui aurait pu faire communiquer la cour et ses appartements avec l'esplanade de l'iwan. En cas d'attaque, la forteresse pouvait résister par ses défenses extérieures; si l'ennemi forçait les deux petites portes des tours carrées, il se trouvait dans un labyrinthe de couloirs en chicane où la garnison pouvait continuer à combattre avantageusement grâce à l'exiguïté des passages et la connaissance parfaite du terrain. La défense extérieure comprenait aussi deux murs qui, partant du château fort, descendaient le long des pentes du promontoire jusqu'à la rivière (Pl. I). Celui du Nord la traversait et continuait de l'autre côté, coupant la piste située sur la rive droite entre l'eau et le rocher abrupt. Celui du Sud s'arrêtait à la rive, coupant aussi la piste qui, là, se trouvait déjà sur la rive gauche après le passage du gué, à peu près à la hauteur de la pointe Ouest du promontoire (fig. 1).

Qal'a-i-Dokhtar est donc un ouvrage défensif, qui devait barrer l'accès de la gorge et défendre les approches du palais et de la ville qui se

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

trouvaient à la sortie au Sud du défilé. Ce choix de l'emplacement d'une ville avec son palais et son temple, défendue par une gorge, la forteresse, les murs qui dévalaient les pentes en éventail et coupaient les routes menant à la ville royale, le plan même du bâtiment, tout se retrouve, avec une ressemblance frappante, dans le dispositif élevé par Châpour I à l'entrée de la vallée de Châpour.

Mais le rôle du « Château de la Princesse » ne semble pas avoir été limité à ce but défensif des approches de la ville royale. Le fait qu'il comprend, dans sa partie la plus élevée, un iwan et une salle carrée, ensemble correspondant à la partie officielle des palais sassanides, indique que la construction était destinée à abriter le prince qui, comme l'a très justement fait remarquer Sir Aurel Stein, pouvait s'y réfugier en cas de troubles, de révolte ou d'une menace quelconque. Nous nous efforcerons plus loin de trouver son explication en en cherchant les raisons dans les données historiques concernant la période qui précéda immédiatement l'arrivée au pouvoir de la dynastie sassanide.

En poursuivant la route moderne qui longe toujours la rive gauche et que suivait aussi à cet endroit la piste ancienne, on arrive, à 5 kilomètres environ de Qal'a-i-Dokhtar, aux ruines d'un pont. A 1 kilomètre avant d'y arriver et près de l'eau, on dépasse une grosse pierre en forme de stèle, à peine dégrossie, qui porte sur une face une courte inscription : *bismilla,* des premiers temps de l'hégire. Sur l'autre face une longue inscription coufique semble être une épitaphe du XIV^e^-XV^e^ siècle de notre ère. Le pont était posé sur deux arches, et les assises du pilier sont encore visibles dans l'eau, au milieu de la rivière. Il ne reste plus de traces de l'appui de l'arche sur la rive gauche. Par contre, on discerne fort bien que celle de la rive opposée rejoignait le rocher presque à pic, en cet endroit, sur les derniers 8 ou 9 mètres, et s'y soudait à l'aide de chaux. Les restes de l'arche de la rive droite se sont détachés en emportant une partie du rocher, et gisent actuellement dans les roseaux au pied du roc (Pl. V, *b*). La construction était exécutée en moellons liés avec de la chaux (*āhak*) et revêtus de belles pierres bien taillées de 0 m. 50 × 0 m. 70 et appareillées avec des queues d'aronde en fer.

Un cavalier se dirigeant vers Fīrūzābād et traversant le pont voyait à sa gauche, au moment d'aborder la rive droite, à quelque 2-3 mètres

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

au-dessus de sa tête, une inscription gravée sur le rocher (Pl. VI, *a*). Avec l'écroulement du pont, l'inscription, à peu près invisible de la rive opposée, se trouve à une hauteur de 7 à 8 mètres à pic au-dessus de la rivière. C'est dire que son relevé représentait quelque difficulté et la nécessité pour nous de rester suspendu à une corde pendant quelques heures. Le temps en a érodé profondément certains passages que nous avons assayé de reconstituer [1] :

l. 1. *ĒN pūhle KĒ Abharsām VUZURG*
l. 2. *framadhār ruvān Ī XᵘĒŠ rāde*
l. 3. *HAČ HĒR Ī XᵘĒŠ framāt bār Ī*
l. 4. *HAČ āp O ĒN rāse AMAT mat RSIT*
l. 5. *apiš frāč dat sfr... KART*
l. 6. *apiš ..... BARE apiš*
l. 7. ....

« Ceci est le pont qu'Abharsām *vuzurg-framādhār,* pour son âme (et) avec sa propre fortune ordonna (de construire). (Le rocher) de la rive qui de l'eau sortait (?) sur cette route il atteignit (?) et après avoir réalisé son œuvre rendit le voyage..... Puis il ..... la rive (?) et après .....»

Le pont a donc été construit par Abharsām, *vuzurg-framādhār,* ou premier ministre d'Ardeshīr I, fondateur de la dynastie sassanide. Ce personnage est bien connu des historiens anciens : Tabarī le mentionne à deux reprises, la première fois sous le nom de Sām, fils de Ra'hquar, dont Ardeshīr fit son vizir au moment où, après la mort de son frère Châpour, il s'empara de la couronne du roi de la Perside avec sa résidence d'Istakhr [2]; une autre fois, sous le nom de Bersām que le roi plaça à la tête de son armée pour aller combattre le roi d'Ahwāz qu'il vainquit [3].

Le voyageur d'autrefois, en traversant le pont, apercevait à sa gauche, plus bas que l'inscription, le premier bas-relief sculpté sur le rocher de la rive droite,

[1] Il s'agit certainement de cette inscription dans la relation de voyage de E. Herzfeld. Mais son emplacement a été si mal indiqué qu'on pourrait la croire gravée sur le pont même. C'est ainsi que l'avait compris R. Byron qui, quoique entré dans l'eau, ne put la trouver, et pour cause, sur les restes du pont.

[2] *Chronique de Tabari,* trad. Zotenberg, II, p. 69.

[3] *Ibid.,* p. 72.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à environ 3 à 4 mètres au-dessus du niveau de l'eau (Pl. VI, *b*) et dont le sujet est la scène de l'investiture du roi Ardeshīr par le dieu Ahuramazdā. Le dieu est à gauche; de la dextre, il tient un anneau rubané, symbole de la royauté. Cette survivance des attributs royaux remonte par les monuments assyriens aux traditions babyloniennes du III[e] millénaire avant notre ère. Face au dieu, se tient le roi Ardeshīr dont la tête est couverte d'une calotte ornée d'un diadème et surmontée d'un globe, coiffure connue par les monnaies de ce prince. Sa main droite saisit l'anneau en y passant les doigts (le dieu tient l'anneau par la naissance des rubans); la senestre est élevée à la hauteur de la bouche en signe de respect. Derrière le roi se trouve un serviteur de taille plus petite, tenant un chasse-mouches. Il est suivi de trois personnages à longs vêtements, à longues barbes, et tenant la main droite devant la bouche. Le premier porte sur la tête une coiffure à diadème de perles et réhaussée d'un blason composé d'un croissant surmontant un anneau posé sur un support. Le couvre-chef du deuxième comprend un haut bonnet légèrement incliné en avant et serré également sur le front par un diadème de pierres (?) carrées; la coiffure du troisième est analogue mais sans diadème. Les bonnets du deuxième et du troisième personnages, portaient également des blasons qui ont disparu avec le temps. Sur le champ libre entre le dieu et le roi, une inscription en pehlvi sassanide, qui a été martelée récemment, forme une tache blanche sur le fond gris de l'ensemble du bas-relief.

Le premier de ces trois personnages est Châpour, fils et successeur d'Ardeshīr. Son blason semble être celui des princes héritiers, du moins sous les premiers rois sassanides. On le retrouve sur la cotte de mailles et les armes de Châpour-prince héritier qui est représenté sur le deuxième bas-relief de Fīrūzābād que nous étudions plus bas; on le voit également sur le bonnet d'Hormizd-prince héritier, debout derrière son père le roi Châpour I, sur le bas-relief de Naqsh-i-Radjab.

Au point de vue artistique, ce bas-relief se range bien parmi les œuvres du début de la plastique monumentale sassanide. L'artiste ne recherche point le mouvement; les silhouettes sont figées, les personnages sont gainés dans leurs longs vêtements dont les plis sont à peine marqués par des ondulations conventionnelles. Les fautes caractéristiques de tous les sculpteurs de bas-reliefs

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de cette époque, existent déjà : tête de profil, le corps de trois-quarts; peu de recherche dans les détails du costume, mais naissante tendance à travailler les corps humains et à les associer par gradations, au fond du monument.

Après la traversée du pont, le voyageur abandonnait le bord de l'eau pour emprunter la piste qui serpentait sur les hauteurs et, à 2 kilomètres environ plus loin, il arrivait au second bas-relief, le plus grand et, vraisemblablement, le plus ancien des monuments rupestres sassanides (Pl. VII, *a*). Il s'étale sur près de 20 mètres de longueur et a beaucoup souffert, son tiers inférieur ayant complètement disparu à cause de la mauvaise qualité de la pierre.

L'ensemble représente la victoire décisive remportée en 224 par Ardeshīr I sur le dernier roi parthe Artaban V, qui mit fin à de nombreuses années de lutte, et permit au fondateur de la dynastie sassanide de se ceindre la tête de la couronne de «roi des rois». La scène illustre un fait historique rapporté par Tabarī qui dit : « Ardeshīr poursuivit Artaban, l'atteignit et le tua. Il descendit de son cheval et l'assomma avec sa massue... de sorte que sa cervelle jaillit de la tête »[1]. La lutte se passe entre trois paires d'adversaires. A droite, Ardeshīr I à cheval, lancé au grand galop, renverse et tue avec sa lance Artaban[2]. Celui-ci est très abîmé, mais on distingue encore la position du cheval et du cavalier dont la tête renversée vers le bas est coiffée d'un casque à oreillettes et à touffe au sommet. Le corps du roi est couvert d'une cotte de mailles dont les lamelles sont verticales, sauf sur les jambes et les bras où elles sont horizontales. Son cheval est également protégé par une cotte de mailles marquée du blason du roi parthe : un anneau posé sur un support[3].

Ardeshīr I a le front ceint simplement d'un diadème se terminant par deux larges rubans flottant derrière la nuque; ses cheveux, dont les boucles

[1] *Chronique de Tabari,* II, p. 73.

[2] Le coup de lance en plein ventre que reçoit Artaban, et sa position tête en bas comme celle de son cheval, ressemblent beaucoup à la position de l'ennemi vaincu par Hormizd II, sur le bas-relief de ce roi dégagé récemment par la Mission américaine sur le rocher de Naqsh-i-Roustam. Il ne nous paraît pas impossible de croire que le sculpteur de celui de Hormizd II subit l'influence du bas-relief de Fīrūzābād.

[3] Ce signe est connu sur les revers des monnaies de Vologèse III, cf. J. de Morgan, *Numismatique orientale,* p. 168, fig. 180, C.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sont traitées en petites boules, sont ramassés sur la tête formant une espèce de calotte; serrés au sommet du crâne, ils s'échappent plus haut en un large panache. Cette coiffure est particulièrement intéressante au point de vue de l'étude de l'origine de la couronne royale sassanide. Elle confirme que le globe, qui surmontera un peu plus tard, mais déjà sous Ardeshīr I, la couronne des monarques, est bien la chevelure ramassée en forme de boule et couverte d'un tissu soyeux et léger. La longue barbe du roi est représentée par de petites boucles sur les joues et par des rangées superposées de crochets à partir du menton. Elle est serrée dans son tiers inférieur par un ruban dont les bouts sont visibles. Le cou est orné d'un collier de grosses perles. Le profil est très archaïque : œil de face, nez très proéminent en bec d'aigle, bouche lippue, traits qui ne sont pas sans réminiscence de l'art sumérо-élamite.

Le corps du roi est pris dans une cotte de mailles très différente de celle d'Artaban et qui est formée de chaînettes alors que les jambières sont en lamelles horizontales. Par-dessus la cotte est posée une cuirasse sur laquelle est jeté un petit manteau flottant derrière le dos, et retenu sur la poitrine par une broche. Une ceinture de perles complète son équipement. Le cheval, la tête surmontée d'une boule, est entièrement couvert d'une cotte de mailles parsemée du blason royal qui n'est autre que l'anneau à deux rubans, symbole de la royauté, que le dieu Ahuramazdā remet aux rois sur tous les bas-reliefs sassanides représentant la scène de l'investiture.

Dans le deuxième couple, on voit le prince héritier Châpour, fils et successeur d'Ardeshīr I, terrassant son ennemi. Nous connaissons le nom de ce dernier : Tabarī dit qu'au cours de cette bataille décisive Châpour tua le vizir d'Artaban nommé Dārbendān[1]. Le vizir parthe, qui est à droite, est coiffé d'un casque en forme de calotte et surmonté d'une touffe. Au casque est fixé un couvre-nuque en écailles qui protège la figure et les épaules du guerrier. Une cotte, composée d'éléments carrés, couvre son corps dont la partie supérieure disparaît sous la cuirasse serrée par une ceinture à éléments rectangulaires. La lance de Châpour a porté en plein ventre et sous le choc, le cheval est renversé avec son cavalier.

[1] *Chronique de Tabari,* II, p. 73.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Châpour est le mieux conservé; placée au centre du relief, sa silhouette attire l'attention. Le prince porte un haut bonnet dont le sommet, rabattu en avant, se termine par une tête d'animal que l'état de la pierre rend méconnaissable. Un simple bandeau borde le bonnet. Ses cheveux, qui sortent du couvre-chef, sont représentés différemment de ceux de son père et forment des boucles en spirale comme sur sa grande statue de la grotte, près de la ville de Châpour. Sa barbe, aussi longue que celle de son père, est traitée d'une façon autre : de longues stries verticales réunies par de petits traits horizontaux. Elle n'est pas liée en bas comme chez Ardeshīr, car cet arrangement constituait une prérogative royale. Le collier qu'il porte au cou est semblable à celui de son père. Une cuirasse unie couvrant son buste et serrée d'une ceinture à boucle, à laquelle est attaché un carquois, est barrée d'un large ruban dont les extrémités flottent derrière. Sur les épaules, sont placées deux boules qu'on connaît par d'autres monuments sassanides représentant des combats de deux cavaliers[1]. Sous la cuirasse une cotte de mailles est visible : elle est composée de petits éléments comme celle de son père, et couvre les bras jusqu'aux doigts. Les jambières ne sont pas en métal; elles se drapent sur les jambes en plis parallèles horizontaux, mais, derrière, sont comme soufflées par le vent et ondulent tout comme sur d'autres bas-reliefs de ce roi. Le cheval de Châpour disparaît sous une cotte de mailles; sur sa tête, tout comme sur celle du cheval d'Ardeshīr, est fixée une boule. La cotte et le carquois sont ornés du blason du prince héritier, représenté comme nous venons de le dire par un croissant posé sur un anneau à support[2]. La queue du cheval est savamment tressée à l'aide de rubans dont flottent les deux bouts. Des deux côtés de la selle, harnachement bien connu par la plupart des bas-reliefs sassanides, deux gros glands volètent au vent.

[1] Les bas-reliefs de Bahrām II et Hormizd II de Naqsh-i-Roustam ; voir aussi la célèbre intaille du Cabinet des Médailles, à Paris.

[2] La valeur des deux blasons : anneau rubané et croissant sur support, tels que ceux du roi et du prince héritier, se confirme par la présence de ces deux signes sur les revers des pièces de monnaie, au-dessus de deux personnages flanquant l'autel du feu. On les voit sur les monnaies depuis Châpour I jusqu'à Hormizd II inclus. Plus tard, ils seront remplacés par un croissant et une étoile.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'artiste était contraint de réduire l'espace que devait occuper la troisième paire de combattants. La surface du rocher ne permettait pas de caser encore, pour la fin de la scène de la bataille, deux cavaliers avec leurs montures. La difficulté fut tournée très adroitement par la trouvaille d'une nouvelle façon de vaincre l'ennemi. Ici seul le guerrier sassanide est représenté à cheval. C'est un jeune homme imberbe portant un haut bonnet droit, orné de son blason en forme de fleur, et au cou un collier de perles. Sous une cuirasse unie, il est vêtu d'une cotte de mailles semblable à celles d'Ardeshīr et de Châpour. A une ceinture de grosses perles est attachée à gauche une épée dont la poignée seule est visible, et à droite un carquois. La cotte de mailles descend à mi-cuisse, d'où partent les jambières sculptées comme chez Châpour, en plis horizontaux parallèles devant, et gaufrés derrière, mais en moins grand nombre que chez celui-ci. Son blason orne sa coiffure et le carquois de même que la cotte qui couvre entièrement le cheval. La selle se prolonge en arrière où sont accrochées les deux touffes du harnachement. Le personnage est, vraisemblablement, un page car on le retrouve avec le même blason sur un bas-relief d'Ardeshīr à Naqsh-i-Roustam où il se tient derrière le roi avec un chasse-mouches à la main.

Son adversaire est déjà désarçonné et le page le tient en passant son bras gauche autour du cou. Il porte un casque pointu à couvre-nuque, surmonté au sommet d'une touffe et se terminant en bas par des mailles en écailles. Sa moustache est longue et droite; la barbe est traitée en stries parallèles. Sa cuirasse est unie; elle est posée sur une cotte de mailles formée de lamelles horizontales. Avec son bras gauche, il s'appuie sur le garrot du cheval, et avec la main droite, s'accroche à l'avant-bras du page.

Ce monument est le plus ancien de la série des bas-reliefs sassanides. Par son sujet évoquant la chute de la dynastie parthe, ainsi que par son style et les particularités de la coiffure d'Ardeshīr, il est certainement antérieur à celui de l'investiture décrit plus haut. La technique en est très particulière — le relief y est extrêmement plat, les personnages sortent à peine du fond; le modelage des silhouettes n'existe pour ainsi dire pas; les gaucheries dans le dessin sont multiples. Mais ces défauts se compensent, d'une part, par une fougue, un mouvement sauvage des chevaux au galop volant, et par le souci des détails, d'autre part. Des survivances diverses de l'art oriental se retrouvent dans ce

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

monument, où les artistes sassanides sont encore loin des influences occidentales [1].

[1] Nous ne pouvons pas partager l'opinion de Kurt Erdmann qui attribue ce bas-relief à Ardeshīr II (*Das Datum des Tak-i-Bustan, Ars Islamica,* IV [1937], p. 94, ren. 33) et y voit trop de ressemblance, du point de vue style, avec celui d'Ardeshīr II de Tagh-i-Bostan. La différence entre les deux techniques est pourtant très prononcée : les personnages à Tagh-i-Bostan sont des « blocs », qui se détachent brusquement du fond, sans aucune transition, et qui n'ont reçu de détails qu'en surface. Rien de semblable à Fīrūzābād où le relief est au contraire extrêmement plat et ne jure pas avec le fond. On constate la même différence profonde avec l'ennemi vaincu et couché de Tagh-i-Bostan qui est entièrement plat et dont les contours et les détails sont simplement grattés. Erdmann reconnaît avec justesse le manque d'intérêt pour l'action dans le bas-relief d'Ardeshīr II. Or, on ne peut refuser à l'artiste de Fīrūzābād le désir d'animer la scène d'un mouvement sauvage qui domine l'ensemble.

Ce bas-relief de Fīrūzābād, dit Erdmann, est trop différent des autres monuments d'Ardeshīr I pour être attribué à ce prince. Mais, l'auteur ne reconnaît-il pas lui-même, dans le même ouvrage, que la scène de l'investiture du tympan de la grande grotte de Tagh-i-Bostan est profondément différente de la statue équestre et des deux chasses du même iwan, et leur est inférieure du point de vue de l'exécution? Ceci pourtant ne l'empêche pas d'attribuer l'ensemble à un seul roi. Il est entendu que, pour justifier la supériorité de celles-ci, il invoque la participation d'artistes étrangers, mais c'est un fait qui s'est pratiqué, vraisemblablement sous d'autres rois. N'attribue-t-on pas le bas-relief circulaire de Châpour I, à Châpour, au ciseau d'un sculpteur romain? Mais, même en laissant cette possibilité de côté, peut-on affirmer qu'après Ardeshīr I tous les monuments datant d'un même roi présentent une identité absolue de technique? Aucunement. Il suffit de comparer les huit bas-reliefs de Châpour I pour s'en convaincre.

La différence qu'Erdmann invoque entre les coiffures du roi des deux bas-reliefs de Fīrūzābād s'explique très bien par les monnaies qui nous démontrent trois phases (la couronne crénelée mise à part) dans la coiffure d'Ardeshīr I. Tout d'abord, il porte la tiare parthe. Puis, apparaît un simple diadème ceignant le front et laissant libres tous ses cheveux qui, sur le sommet du crâne, sont serrés par un ruban, et ramassés en touffe ronde. Enfin, plus tard, cette touffe reçoit une enveloppe de soie et devient le globe que nous connaissons. Sur tous ses bas-reliefs, Ardeshīr I porte la coiffure à globe, sauf sur le bas-relief en question où la touffe n'est pas recouverte de tissu. Elle flotte au vent au lieu de rester en boule comme sur les monnaies, parce que l'artiste l'a associée au mouvement irrésistible du roi chargeant. Elle reste néanmoins celle de la seconde phase, ce qui prouve que ce bas-relief est le plus ancien des monuments d'Ardeshīr I.

Erdmann étaye sa thèse en invoquant la raison que le combat entre deux cavaliers n'existait pas avant Bahrām II. Mais le sculpteur d'Ardeshīr I pouvait bien connaître le bas-relief du roi Gōtarzès II à Bisoutoun, qui lui est proche par son esprit, sans parler d'autres œuvres d'art semblables qui existaient certainement à l'époque parthe, comme le prouvent les peintures et les graffiti trouvés à Doura-Europos.

Nous arrivons enfin aux considérations d'ordre historique. Erdmann dit avec raison

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le deuxième bas-relief se trouve à quelques centaines de mètres avant la fin de la gorge. A la sortie de celle-ci, déjà dans la plaine et toujours sur la rive droite, mais à 2 kilomètres de la rivière, s'élèvent les ruines du palais d'Ardeshīr, le plus ancien et le mieux conservé des édifices sassanides (Pl. VIII).

Nous ne nous arrêterons pas à la description et à l'étude de ce monument qui a fait l'objet de différentes publications dont la plus récente fait partie du *Survey of Persian Art* [1]. La source qui jaillit du sol, juste devant l'entrée principale du palais, a beaucoup changé d'aspect depuis la visite de Flandin et Coste : le beau revêtement de pierres sculptées, disposées en gradins, qui marquait le bord du grand bassin, a presque disparu. Mais l'eau continue à jaillir en abondance au grand profit des cultures avoisinantes. Les habitants de Fīrūzābād appellent ce bassin *barm* (برم) et prétendent qu'il a plus de 100 mètres de profondeur.

En poursuivant le sentier, après avoir traversé la rivière, on arrive à la ville ancienne située à 5 kilomètres au Sud du palais. Elle est construite suivant

qu'Ardeshīr II abandonne la région du Fars et fait sculpter la scène de son investiture sur le rocher près de Kermānchāh. Il se contredit donc quand il cherche à Fīrūzābād l'œuvre de ce même roi. Le fait qu'avec son couronnement il prend le nom du fondateur de la dynastie ne justifie pas la création par lui à Fīrūzābād, du plus grand relief qui fût fait par les Sassanides. La scène étudiée et analysée dans ses détails correspond pleinement aux données historiques concernant Ardeshīr I, mais, attribuée à Ardeshīr II, elle n'ajoute absolument rien sur le règne de ce monarque obscur resté sur le trône à peine quatre ans. Pour quelles raisons Ardeshīr II aurait-il cherché à faire exécuter, précisément à Fīrūzābād, un exploit glorieux que nous ignorons, alors que depuis longtemps déjà le centre de gravité de l'empire s'est déplacé définitivement, abandonnant le Fars pour Ctésiphon? Fīrūzābād avait joué un rôle, même très grand, pendant la lutte d'Ardeshīr I pour le pouvoir, mais déjà sous Châpour I elle avait perdu de son importance. Ce même sort, d'ailleurs, fut réservé à d'autres villes bâties par les souverains sassanides. Ainsi la ville de Châpour, élevée avec éclat par Châpour I, n'intéresse plus les souverains qui lui succèdent un demi-siècle plus tard. Le sort d'Istakhr a été différent, mais pour cause : la vieille cité était restée, peut-être jusqu'à la fin des Sassanides, la capitale religieuse de l'Empire. Mais la capitale politique devient Ctésiphon, et, c'est sur la grand'route qui relie la capitale à l'Iran proprement dit que les souverains font graver, depuis la fin du IV^e^ siècle, leurs monuments commémoratifs. Ils choisissent Tagh-i-Bostan, précisément parce que ce lieu semble être étroitement lié au culte de la déesse Anāhitā que servait, dans son temple d'Istakhr, l'ancêtre de la dynastie, Sāssān — culte qui est resté particulièrement vénéré par tous les rois de cette lignée.

[1] O. Reuter, *Sasanian Architecture, A Survey*..., vol. I, p. 534 sqq.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

un plan circulaire parfait avec deux murs de terre séparés par un fossé (Pl. VII, *b*). Ce plan, qui imite celui de la ville parthe de Dārābgird, située à l'Est de Fīrūzābād, doit s'expliquer par le souci de la sécurité et de la défense de la ville. Ses origines remontent très haut dans l'art des fortifications de l'Asie occidentale [1].

Au centre de la ville se trouvent les restes d'une tour imposante appelée minaret et construite en moellons et mortier. D'après l'état du terrain, on voit qu'elle s'élevait sur une plate-forme artificielle. Sa base carrée mesure 9 mètres de côté, sa hauteur actuelle atteint près de 33 mètres (Pl. IX, et fig. 2). Sur les faces abîmées, on suit les traces d'une rampe voûtée qui tournait en colimaçon jusqu'au sommet. Il faut reconnaître avec E. Herzfeld et Sir Aurel Stein, que la tour était, primitivement, identique aux deux tours de Qal'a-i-Dokhtar, et qu'actuellement il ne reste de ce bâtiment que le pilier central. Son entrée se présentait sous la forme d'un vaste hall dont la naissance de la voûte est encore parfaitement visible.

Flandin y a vu un monument religieux ou funéraire et pensa à un pyrée [2]. Dieulafoy rapproche cette tour des *zigourats* de la Mésopotamie et y voit le « gigantesque *atech-ga* qu'Ardeshīr Babegan fit construire, au dire des historiens de Firouz-Abâd ». Ni Herzfeld, ni Sir Aurel Stein, n'expriment leur opinion quant à la destination de ce monument que Godard range dans la série des monuments religieux situés généralement sur les hauteurs et où l'on entretenait le feu-signal de rassemblement des fidèles [3]

A 100 mètres au Nord-Est de la tour, se trouve une vaste ruine, impressionnante par le matériau employé pour sa construction. Des blocs de pierre atteignant 1 m. 40 de long sur 0 m. 70 de haut et 0 m. 60 de large, jonchent le terrain. L'ensemble, déjà relevé par Flandin et Coste, se présentait sous la forme d'une terrasse en blocs taillés, longue de 82 m. 10, large de 66 m. 10, sur 2 mètres de hauteur. Sur cette terrasse était bâti, également en blocs réunis par des queues d'aronde de fer et liés avec très peu de mortier, un massif carré de 26 m. 10 de côté, orienté par les angles et se montant à près de

[1] Voir l'étude de la ville ronde de Bagdad, E. Herzfeld *in* F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise im Eufrat und Tigris-Gebiet,* Berlin 1920, II, p. 118 sqq., fig. 180. La question fut dernièrement reprise par O. Reuter, *op. cit.,* p. 575.

[2] *Op. cit.,* p. 39.

[3] *Athār-é Īrān,* III, 1938, p. 25.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

9 mètres au-dessus de la plate-forme qui était un temple. Des restes de maçonnerie, visibles à chacun des quatre angles, indiquent clairement que s'élevaient là quatre piliers qui supportaient un toit; celui-ci était, vraisemblablement, en coupole et couvrait le carré central de 16 m. 10 de côté, mais il n'y a plus trace du matériau dont il était construit. Entre les piliers, au milieu de

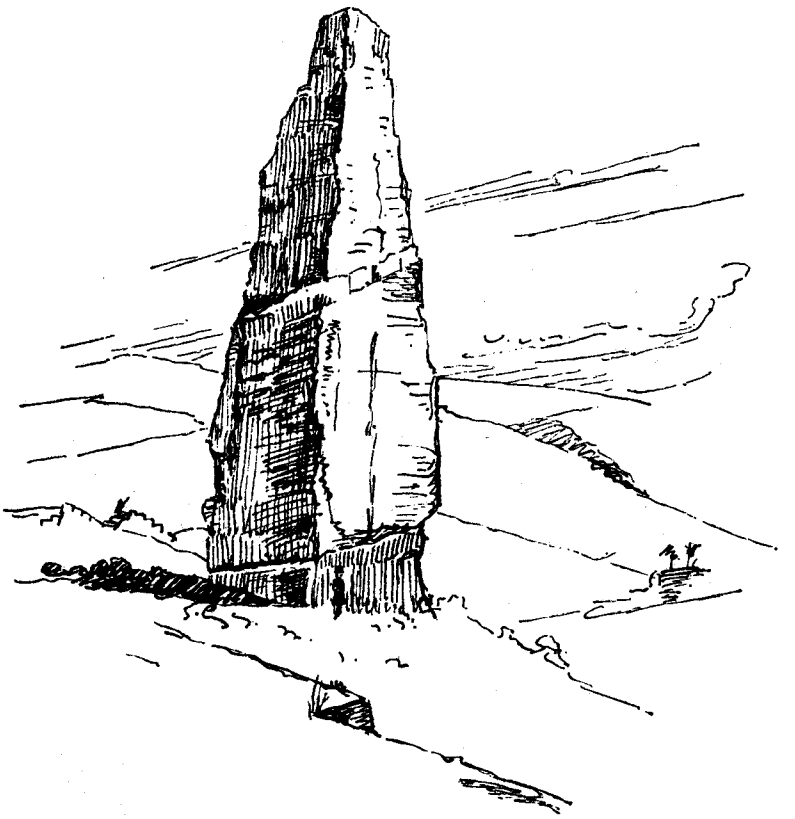


Fig. 2. — Tour de Fīrūzābād. D'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.

chaque côté, sur une longueur d'environ 12 mètres, le sol ne présente aucune trace de murs, ce qui permet de supposer qu'il y avait là quatre ouvertures. Celle du côté Sud-Est donne sur une pente douce allant vers une grande dépression qui est l'ancien bassin du temple. Il est difficile d'en relever la forme initiale, une partie des parois du bassin, de moellons et de ciment, ayant disparu, et le reste étant labouré depuis longtemps sur le fond et les

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pentes. Toutefois, dans sa partie Nord il conserve encore un mur sur une longueur de 30 mètres environ, longeant le côté Sud-Est du temple et tournant ensuite à angle droit. De grands blocs de cette maçonnerie se sont détachés un peu plus au Sud et gisent dans la dépression. Plus à l'Est, on aperçoit les restes des conduites d'eau qui alimentaient le bassin (Pl. IX).

Le monument comprend donc : 1° une terrasse; 2° le sanctuaire proprement dit qui est un de ces bâtiments carrés à quatre portes ou à quatre arcs dans lesquels on reconnaît généralement des temples du Feu. Le plan carré de 16 m. 10 de côté permet de supposer que la hauteur de la coupole devait atteindre environ 20 mètres; 3° un grand bassin relié au temple par une pente douce.

*
* *

Tous les écrivains anciens sont d'accord pour attribuer la fondation de Fīrūzābād à Ardeshīr I [1]. Son nom ancien fut *Gōr* ou *Djōr* qui signifie «tombe» mais aussi « désert», ce qui convient mieux car, d'après la description des géographes anciens, la ville fut fondée dans un endroit stérile et marécageux. On l'appelait aussi *Ardeshīr-Khurrah* «gloire d'Ardeshīr», d'après le nom de ce district du Fars dont elle était le chef-lieu. Ibn al-Balkhī rapporte que « le roi Ardeshīr commença son règne par la construction de la ville de Fīrūzābād».

A quelle date faut-il attribuer cette indication : « le commencement de son règne»? A la victoire sur Artaban en 224 ? Manifestement non, et voici pour quelle raison : l'inscription bilingue, trouvée au cours des fouilles de Châpour, donne une précieuse indication sur l'existence, chez les Sassanides, d'une ère autre que celle qu'avait chaque roi [2]. L'ère sassanide commença dix-huit ans avant le couronnement d'Ardeshīr en 226, c'est-à-dire en 208. Cette période correspond : 1° au règne de Pāpak; 2° à celui, très court, de son fils Châpour; 3° au début du règne d'Ardeshīr devenu prince d'Istakhr à sa suite.

[1] Sauf Mustawfī qui la fait construire par le roi Firouz, erreur qui provient de son nom récent donné sous Adud ad-Dauleh (949-982).

[2] R. Ghirshman, *Inscription du monument de Châpour I à Châpour, R. A. A.*, t. X (1936), p. 123-129.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tabarī dit [1] qu'à la demande de Pāpak, père d'Ardeshīr, celui-ci fut envoyé à l'âge de 7 ans chez Pīrī, eunuque, gouverneur de Dārābgird. Ardeshīr devait y être élevé pour en prendre la succession. Après la mort de Pīrī, Ardeshīr est, en effet, nommé (par le roi de la Perside) gouverneur de Dārābgird, et, dès cet instant, manifeste une tendance à agrandir le rayon de son gouvernorat par des attaques sur les petits princes voisins. Entre-temps, et sur son instigation, Pāpak, qui n'était pas roi, mais, comme son père Sāssān, « le chef de tous les bourgs du district de Khīr juqu'à Istakhr, et de qui dépendaient les temples du Feu », s'empara du pouvoir à Istakhr en supprimant le roi de la Perside Bāzerandjiān. Après la mort de Pāpak, son fils aîné Châpour, « homme d'une grande bravoure », lui succéda mais ne régna que quelques mois, ayant été victime d'un accident dans les ruines de Persépolis [2]. Alors Ardeshīr arriva à Istakhr, « s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête, s'empara du gouvernement de la Perside, et exerça le pouvoir avec fermeté et avec autorité, et en se faisant respecter ». Depuis lors, Ardeshīr ne cessa d'agrandir ses possessions, ne rompant avec son suzerain, le dernier roi arsacide, qu'au moment où il se sentit suffisamment fort pour se mesurer avec lui.

Tout d'abord, il dut supprimer la révolte de ses frères qui, vaincus, furent tous tués. Une autre révolte suivit, celle de Dārābgird, fief d'Ardeshīr, ville où il passa sa jeunesse et fit ses premières armes. La chronique nous dit qu'« Ardeshīr y fit un grand massacre. Puis il plaça dans chaque ville de la Perside un lieutenant avec un corps d'armée ».

C'est à ce moment, croyons-nous, qu'il faut situer la construction de la ville de Gōr. En effet, Istakhrī dit [3] que « ce roi avait fait le vœu de construire une ville et un temple du Feu à l'endroit où il triompherait d'un ennemi auquel il faisait la guerre, et ce fut précisément à Djōr qu'il remporta la victoire ». Il ne s'agit certainement pas de la bataille décisive sur Artaban, parce que la chronique nous rapporte : 1° que celle-ci eut lieu dans la plaine de Hormīzdjān; 2° qu'Ardeshīr y transporta son armée par la voie d'eau; 3° qu'Ardeshīr séjourna à Gōr à plusieurs reprises avant cette bataille.

[1] *Chronique de Tabarī*, trad. Zotenberg, II, p. 68 sqq.

[2] Il faut éliminer, semble-t-il, la version d'un meurtre perpétré par Ardeshīr, car Châpour Pāpakān est mentionné par Châpour I parmi ses ancêtres dans la grande inscription trilingue du Kaʿba Zardusht de Naqsh-i-Roustam.

[3] *B. G. A.*, vol. I, éd. de Goeje, p. 123.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ardeshīr devait avoir, au moment où il devint roi d'Istakhr, des plans bien arrêtés pour les conquêtes futures. Mais cette localité ne présentait certainement pas les mêmes garanties défensives qu'une ville fortifiée située dans une petite plaine que protégeaient les chaînes de la Perside centrale. Il ne pouvait plus compter sur Dārābgird après la révolte et, peut-être même, après sa destruction partielle. Aussi fit-il bâtir une réplique de la ville rebelle dans une autre vallée assez proche, mais plus petite et mieux protégée qu'elle par les montagnes. Il l'entoura comme Dārābgird de deux murailles en cercle, séparées par un fossé, lui donnant l'aspect d'un camp retranché[1], et fit élever un château fort pour défendre l'entrée de la gorge.

Une fois la Perside pacifiée, Ardeshīr s'empare, dit Tabarī, du royaume de Kermān, puis des villes au bord de la mer qui faisaient partie tant de Kermān que de la Perside, et enfin du royaume du roi Mihrak (?).

Il décida ensuite de faire de Gōr sa résidence et vint s'y installer. « Il demeura là en repos après avoir conquis la Perside et le littoral. » C'est là qu'il reçut la lettre du roi Artaban consommant la rupture définitive. Il quitta Gōr pour Istakhr, étendit ses conquêtes sur Ispahan, Ahvāz, la Mésène, et remporta la victoire finale sur Artaban. Mais, plus tard, après avoir porté ses armées victorieuses juqu'à Khvārazm (?) à l'Est, et l'Iraq à l'Ouest, il revint résider à Gōr avant de transférer sa capitale à Médaîn-Ctésiphon.

A la lumière de cette chronique, Ardeshīr se révèle comme un prince extrêmement adroit, un tacticien remarquable. L'Iran, de son temps, n'était qu'une multitude de petites principautés (240, dit le *Kārnāmagh-ī-Ardeshīr,* son « Livre de gestes »), et toute son attention fut portée au début à ne pas éveiller son suzerain et surtout à empêcher une coalition quelconque contre lui. Il s'empare de la Perside et de Kermān et se replie à Gōr pour attendre et voir les réactions. La riposte est faible : le roi d'Ahvāz est chargé d'aller combattre Ardeshīr. Celui-ci quitte alors Gōr, envoie son armée à la rencontre du roi d'Ahvāz et le défait. Il profite ensuite de cette victoire pour porter un coup à Ispahan, s'empare de la ville, y place son lieutenant, et de nouveau retourne dans la Perside. La manœuvre réussit à chaque fois, les circonstances

[1] Rappelons que, suivant Tabarī, Ardeshīr fit creuser un fossé autour de son campement dans la plaine de Hormizdjān (*op. cit.*, p. 72), principe qu'il applique à la fortification de sa ville:

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

lui restent favorables, et le jeu continue pendant des années au cours desquelles la ville de Gōr reste sa résidence principale.

La construction de la ville ne fut pas une tâche facile. Voici comment ibn al-Balkhī relate les mesures que dut prendre Ardeshīr pour rendre la plaine habitable [1]. Une ville, d'après lui, y existait au moment de la conquête d'Alexandre le Grand, mais celui-ci, ne pouvant la prendre, détourna le lit de la rivière Borazé qui y passait, et, comme la ville se trouvait entourée de montagnes, elle fut noyée et « était comme un lac, et il n'y avait pas de trou pour évacuer l'eau. Elle est restée ainsi jusqu'à l'arrivée d'Ardeshīr. Celui-ci réunit les ingénieurs pour les consulter, et l'un d'eux, le savant et sage Borazé dit dans quelle direction il fallait diriger le cours de l'eau. Il prépara des chaînes très fortes avec des clous de fer et troua la montagne. Il travaillait avec ses ouvriers lorsque avant la fin des travaux, arriva Ardeshīr. Borazé lui dit : si nous terminons le trou, l'eau y arrivera avec force et nous tous, moi et les ouvriers serons perdus. Le roi donna l'ordre de faire un panier en cuir où l'ingénieur avec quelques ouvriers furent mis et le panier fut attaché à une chaîne attachée à la montagne. Et il donna l'ordre au gens de tirer le panier au moment où le trou serait terminé. Mais à ce moment l'eau y entra avec une telle force que le panier avec le sage et les ouvriers fut emporté. Un grand nombre de gens tenaient les chaînes, mais tout fut inutile. Tous périrent. Les traces des chaînes restent encore dans la montagne. Quand l'eau a commencé à couler, il (Ardeshīr) a commencé à construire la ville qui existe encore aujourd'hui ».

Au premier abord, cette histoire peut paraître de pure invention. Mais il ne faut pas perdre de vue que les légendes dans les pays d'Orient, et en Iran surtout, constituent la grande source de l'histoire puisqu'elles sont souvent basées sur des faits historiques.

On peut considérer comme peu probable cette entreprise d'Alexandre le Grand contre une ville achéménide qui aurait existé dans cette plaine. Nous n'en avons aucune preuve. Mais les sondages faits par Sir Aurel Stein sur une série de *tépés* dans la partie Ouest et Nord-Ouest de la plaine apportent le

[1] *The Fārs Nāmah of ibn al-Balkhī*, éd. G. Le Strange et R. Nicholson, *Gibb Memorial, N. S.*, I, p. 128 sqq.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

témoignage que celle-ci fut habitée depuis les temps chalcolithiques, puisque les tessons de céramique peinte trouvés par ce savant, sont contemporains des installations de Suse I et du village préhistorique de Persépolis. D'autre part, en 1938, lors des travaux de construction de la nouvelle route de Chiraz, fut trouvé, dans une des petites collines situées dans la partie Est de la plaine, un sarcophage en pierre, simple cuve à couvercle bombé qui paraît être de l'époque parthe[1]. Ces indications nous enseignent que, depuis le IV^e^ millénaire avant notre ère, les habitants de cette plaine préféraient s'y installer à la périphérie, évitant le centre qui subissait probablement des inondations périodiques, et qui, en grande partie, était couvert de marais.

Alexandre le Grand n'y était pour rien. Mais comme les rois sassanides étaient de grands bâtisseurs, la fondation d'une nouvelle ville était considérée, à l'époque, comme aussi louable que la reconstruction et la restauration de celles qui furent détruites par le Conquérant macédonien, et dans le nombre desquelles entrait, d'après les écrivains anciens, la ville de Châpour également. En rebâtissant une ville achéménide disparue on rendait au pays la splendeur qu'il avait connue sous la grande dynastie à laquelle, par des généalogies savantes, se rattachait la nouvelle dynastie sassanide.

La suite du récit si pittoresque d'ibn al-Balkhī, qui peut paraître légendaire, prend la valeur d'un fait historique à la lumière de l'inscription que nous publions plus haut. Tout d'abord, on reconnaît sans difficulté dans le nom du sage Borazé[2] le grand vizir Abharsām, qui a fait graver l'inscription où il mentionne les travaux réalisés par lui. Nous avons déjà vu que la chronique de Tabarī le cite à deux reprises sous le nom de Sām ou Barsām. La légende s'empare de lui, transforme son nom en Borazé ou Burāza (Bersām = Abharsām), fait de lui un savant ingénieur et ne lui laisse que son épithète de sage, qu'on donnait si souvent aux grands vizirs «mais jamais aux rois». Et, puisque l'inscription nous confirme son nom, nous pensons que c'est bien à lui qu'on doit à Fīrūzābād des travaux importants.

Les descriptions de la ville de Gōr et des principaux monuments qui y furent élevés par Ardeshīr ne manquent pas dans les ouvrages des anciens géographes

[1] Le sarcophage est conservé au Musée de Chiraz. — [2] Mustawfī, éd. G. Le Strange, «Gibb Memorial» Séries, XXIII, 1, p. 117, le désigne sous le nom de Buzarah.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

et historiens. Nous reproduirons ici les plus importantes tout en cherchant à éclaircir les textes qui, au premier abord, peuvent paraître embrouillés.

Le plus ancien témoignage sur Gōr se trouve chez Tabarī [1]. Il est court mais clair et précis : « il (Ardeshīr) y fit construire : 1° un palais; 2° une forteresse appelée *terbāl;* 3° un temple du Feu. La signification du mot arabe طربال *terbāl* est la suivante : « 1° vigie, tour en haut d'une montagne ou sur la plaine pour servir de signe; 2° édifice élevé; 3° partie saillante d'un roc ou d'une muraille qui surplombe, et sous laquelle on ne passe qu'avec crainte » [2]. Il est difficile de trouver un terme aussi précis pour donner l'idée de Qal'a-i-Dokhtar décrite plus haut, et à laquelle conviennent admirablement les trois valeurs de ce mot.

Or, E. Herzfeld, ayant cru comprendre que le terme *terbāl* s'appliquait au palais, considéra la chose comme impossible et le rapporta au temple du Feu. Nous reviendrons plus bas sur la suite de l'interprétation de Herzfeld, après avoir consulté les textes d'Istakhrī, qui écrivait au milieu du x^e^ siècle, et d'ibn al-Balkhī du commencement du xii^e^ siècle, sans négliger les renseignements d'autres écrivains anciens, moins longs mais toujours utiles.

ISTAKHRĪ.

A

.....

« Elle (la ville de Djūr) est presque aussi grande « qu'Istakhr, Châpour et Dārābgird. Elle est « entourée d'une muraille en terre bien con- « servée, et d'un fossé. Elle a quatre portes : « à l'Est, Bāb Mihr, à l'Ouest, Bāb Bahrām, au « Nord, Bāb Hormizd, et au Sud, Bāb Ardeshīr. « Au centre de la ville se trouve une construction « semblable à une plate-forme qu'on appelle « *terbāl* et en persan *aiwān* ou *kiya khurrē*. Elle « a été construite par Ardeshīr, et on dit qu'elle « était si haute que (de son sommet) on dominait « toute la ville et ses environs. A son sommet le « roi a édifié un temple du feu. De la montagne

IBN AL-BALKHĪ.

B

« La ville (de Gōr) est ronde comme un cercle « tracé au compas. Au milieu de la ville, là « où on peut placer la pointe du compas, le « roi a construit une plate-forme remplie dont « le nom est *aiwān-gerdé,* en persan, et *terbāl* « en arabe. Sur cette terrasse, il a élevé des om- « brages et sur cette plate forme, il construisit « une grande coupole appelée *Gounbad-i-Kirman* « La longueur [3] des quatre murs de ce bâtiment « jusqu'à la naissance de la coupole est de 75 « gazes [4]. Ses murs sont en pierres non taillées. « Puis, il a placé une énorme coupole en « briques. Il a amené l'eau de la montagne « d'une distance d'un *farsakh* et elle jaillissait

[1] *Chronique de Tabarī,* II, p. 71. — [2] DESMAISONS, *Dictionnaire persan-français.* Même signification dans d'autres dictionnaires persans et arabes. — [3] Et non pas la hauteur, comme on traduit généralement. Le mot employé est *toul,* طول. — [4] Le gaze a 1 m. 04.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

« environnante, il a amené l'eau qui montait « jusqu'en haut du *terbāl* en jaillissant comme « une fontaine, et puis descendait par une autre « conduite. Cette construction était en pierre « et mortier. Les habitants du pays ont utilisé « la grande partie des pierres de sorte qu'il n'en « reste qu'une petite partie... »

« au moyen d'un jet élevé. Il y a là deux étangs « l'un appelé, *Būm-i-pir* et l'autre *Būm-i-djavan,* « et à côté de chacun d'eux, il construisit un « temple du feu. »

« C'est un joli galimatias et il y a quelque difficulté à s'y retrouver », écrit Godard dans son étude sur *Les monuments du Feu* [1]. En effet, on ne peut arriver à une solution définitive très nette si on accepte le terme de *terbāl* comme se rapportant au temple du Feu. En partant de cette erreur Herzfeld propose de voir dans ce mot arabe, le terme grec *tetrapylon* qui correspondrait à l'iranien *tchahār-tāgh* ou « quatre arcs », expression généralement employée pour désigner les temples du Feu [2].

Sans vouloir entrer dans une discussion philologique de cette équation *terbāl* = *tetrapylon,* il nous semble utile de souligner que tous les temples sassanides ne sont pas des *tchahār-tāgh,* à preuve le temple de Châpour I à Châpour, de même que tous les *tchahār-tāgh* ne sont pas des temples, à preuve les trois salles à coupoles du palais de Fīrūzābād et plusieurs autres salles de monuments non religieux. Donc, déjà, le mot *terbāl* ne peut pas, *a priori,* et dans un texte obscur, indiquer absolument un temple du Feu. D'autre part, ne serait-il pas surprenant que sur des centaines de passages où les écrivains anciens arabes et persans mentionnent les temples du Feu, ils ne l'employassent que pour le seul temple de Fīrūzābād ? Par ailleurs, comment expliquer que ce même texte d'Istakhrī emploie, au début, le mot *terbāl,* et plus loin le terme ordinaire *beit nâr* « temple du Feu » ?

Avec l'interprétation proposée par Herzfeld, les synonymes du texte : *terbāl* = *aiwān* sont inexplicables. Si *terbāl* signifie, selon lui, le temple du Feu, le mot *aiwān,* qui a la valeur de « hall, salle, palais, château » n'a jamais été employé pour désigner un temple du Feu. Le texte B est précis en disant que le *terbāl* se trouve « au milieu de la ville, là où on peut placer la pointe du compas ». Or, le relevé fait par Sir Aurel Stein a prouvé que la tour appelée

[1] *Aṯhār-é-Īrān,* III, 1938, p. 21. — [2] E. Herzfeld, *Archaeological History of Iran,* p. 90.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

aujourd'hui *minār* occupe bien ce point précis de la ville, et que la ruine du temple se situe à quelque 100 mètres au Nord-Est.

Le *terbāl* et le temple du Feu sont donc deux bâtiments bien distincts et qui ont été distingués par les deux géographes anciens, quoiqu'ils fussent assez près l'un de l'autre. C'est uniquement en partant de ce fait qu'on peut arriver à comprendre les deux textes que nous proposons de lire sans changements de la manière suivante :

A

1° Au centre de la ville se trouve une plate-forme avec une construction qu'on appelle *terbāl* et en persan *aiwān,* ou *kiya-khurré.* Elle a été construite par Ardeshīr et on dit qu'elle était si haute que de son sommet on pouvait voir la ville et ses environs.

2° Sur une plate-forme le roi a édifié un temple du feu.

3° Il a fait amener l'eau des montagnes qui montait jusqu'en haut en jaillissant.

Cette construction était faite en pierre et mortier. Les habitants du pays ont utilisé une grande partie des pierres pour leur usage de sorte qu'il n'en reste qu'une petite partie.

B

1° Au milieu de la ville, là où on peut placer la pointe du compas, il a fait faire une terrasse remplie (terrasse artificielle), avec une construction qu'on appelle *aiwān-gerdé* en persan, et *terbāl* en arabe.

2° Sur une plate-forme il a fait élever des constructions [1] dont une à coupole nommée *Gounbad-i-Kirmān.*

La longueur des quatre murs de ces constructions est de 75 gazes; ils étaient en pierres non taillées et la coupole en briques.

3° Il a fait venir l'eau de la montagne d'une distance d'un *farsakh* et elle jaillissait au moyen d'un jet élevé.

4° Il y a là deux étangs, l'un appelé *Būm-i-pir* et l'autre *Būm-i-djavan,* et à côté de chacun d'eux, le roi a construit un temple du feu.

Il en résulte d'une façon très claire que les deux géographes décrivent les réalisations les plus importantes : 1° la tour; 2° le temple du Feu; 3° la conduite d'eau; 4° (ibn al-Balkhī) les étangs.

Tout d'abord, ce qui est très important, c'est l'état des bâtiments à l'époque où ils ont été visités par le plus ancien d'entre eux, Istakhrī. Celui-ci est précis en disant que du temple du Feu, il ne reste que peu de chose. L'édifice écroulé qu'il visita devait être, à peu de chose près, tel qu'il se présente au voyageur moderne. Lui et ibn al-Balkhī, qui écrivait un siècle et demi plus

[1] Au lieu de سايها (*sāiḥā*), «ombrages», il faut, peut-être, lire سايبان (*sāïbān*), «constuction qui donne de l'ombre».

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tard, ont donc dû décrire le temple d'après des « témoignages » et chercher eux-mêmes à en comprendre la forme. Or, fait curieux, si Istakhrī désigne bien ce monument comme un temple du Feu, ibn al-Balkhī ne dit rien de tel. Il n'en donne que le nom *Gounbad-i-Kirmān,* que nous n'arrivons pas à interpréter, mais, par contre, il en fait une description plus détaillée que son prédécesseur, et qui s'accorde parfaitement avec l'état des ruines actuelles. Nous avons vu que celles-ci comprennent une terrasse de 82 m. 10 × 66 m. 10 sur laquelle s'élève un massif carré de 26 m. 10. Ce massif avec les restes de ses quatre piliers est bien la partie qui, sous la coupole, abritait l'autel du Feu. Mais il est certain que le temple ne se limitait pas à cette seule salle. Quatre couloirs voûtés [1] devaient l'encadrer comme ils encadrent dans tous les temples connus cette salle centrale; le temple pouvait avoir aussi une cour entourée de murs. En effet, la description d'ibn al-Balkhī nous donne un détail assez exact quand il dit que «la longueur des quatre murs», c'est-à-dire la longueur de l'ensemble élevé sur la terrasse, est de 75 gazes, ce qui correspond à 78 mètres, erreur de 4 mètres par rapport au relevé de Flandin et Coste. Ibn al-Balkhī spécifie que ces murs étaient en pierres non taillées pour souligner la différence du matériau de construction de cette partie du temple par rapport à celui de la salle à coupole. La photographie aérienne (Pl. IX), permet assez bien de distinguer : au Nord-Est de la tour, la terrasse avec, à son extrémité Sud-Est, une tache blanche carrée qui est la salle à coupole; plus au Sud, le grand bassin avec deux blocs de murs détachés et, sur le reste de la terrasse des traces de constructions. On aperçoit également à l'Est du monument, les restes d'une conduite d'eau qui décrit un large mouvement vers le Nord-Est.

Nous arrivons maintenant à la tour qui, occupant le centre de la ville et restant encore sur place, attira l'attention des deux géographes dont les écrits commencent par sa description. Tous deux l'appellent *terbāl,* ce qui signifie, comme nous l'avons vu, «vigie, tour en haut d'une montagne ou sur la plaine, pour servir de signe». Son appellation *aiwan* en persan ne constitue nullement une contradiction, puisque sa partie basse ou son entrée devait se présenter sous la forme d'un iwan [2]. De plus, son nom *aiwan-gerdé* fournit

[1] Ce qui explique l'emploi du mot « ombrage».

[2] Cet iwan semble être mentionné par Mustawfī (éd. Le Strange, p. 116), qui dit: « Au

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

peut-être une indication sur sa forme primitive qui semble avoir été ronde à en juger d'après le passage cité de Mustawfī.

Il y avait donc deux *terbāl* à Fīrūzābād : la forteresse appelée *terbāl* par Tabarī, et la tour du centre de la ville indiquée par les deux géographes, qui étaient toutes deux destinées à jouer le même rôle dans l'ensemble des installations de Gōr. Plus encore, leurs noms propres sont identiques. En effet, Istakhrī appelle la tour *kiya-khurrē* qu'il faut lire *Kai-X^{u}arrē* ou « gloire royale ». Or, Le Strange rapporte que d'après des géographes anciens persans dont il ne cite pas le nom [1], à quatre lieues de la ville, se trouve un « grand château » (qui ne peut être que *Qal'a-i-Dokhtar*) nommé *Qal'a Saharāh* ou *Shaharāh,* nom dans lequel on reconnaît le *Shāh-X^{u}arrē* ou « gloire royale ». Il est curieux de remarquer que déjà à la fin du x^{e} siècle, la tour porte le nom de *minār,* sous lequel la désigne Muqaddasī [2]. Il faut rendre cette justice à ibn-al-Balkhī, que, écrivant plus d'un siècle après Muqaddasī, il put retrouver les noms anciens des monuments, ce qui permet leur identification.

Quel fut donc le rôle du *terbāl* au centre de Gōr? Nous devons mentionner ici une étude que nous avons consacrée à l'évolution des temples du Feu en Iran [3] depuis l'époque des Achéménides jusqu'à l'apparition de l'Islam. Nous y arrivons à la constatation, que peut-être du temps des Séleucides, et en tout cas certainement sous les Parthes, les autels du feu qui se trouvaient auparavant en dehors des temples ou dans leur enceinte, sont montés sur le toit de ceux-ci. C'est l'étude de la tour de Nourābād, entre Châpour et Fahliyān, dans le Fars, qui nous a amené à cette constatation qui trouve appui dans les dispositifs du temple de Hatra ainsi que de celui de Taxila et que confirment les revers des monnaies des princes de la Perside. Or, depuis l'avènement des Sassanides, on éloigne de nouveau les autels du feu du bâtiment du temple lui-même — séparation qui existe déjà à Châpour. Sous cette dernière dynastie qui éleva la religion zoroastrienne au rang de religion d'État, le temple conserve son autel où brûle le feu sacré, dans une salle où la lumière du jour ne semble pas être admise. Par contre, l'autel du feu

milieu de la ville était construit un grand bâtiment si haut que l'air y était toujours frais... Autour de cette construction était bâtie une plate-forme connue sous le nom de *aiwān*. »

[1] G. Le Strange, *The Land of the Eastern Caliphate,* p. 256.

[2] Éd. de Goeje, p. 432.

[3] A paraître dans *Syria.*

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

autour duquel devaient se réunir en plein air les fidèles ne se trouve plus sur le toit du temple mais à une faible distance de celui-ci, dans des édifices à coupole spécialement construits pour l'abriter. La tour de Fīrūzābād serait ainsi, d'après nous, le premier, et par conséquent le plus ancien, exemple de ce changement qui intervint dans les pratiques de la vieille religion régénérée. Dans le *terbāl* de Gōr il faudrait donc voir cette tour qui, en réalité était un pyrée au sommet duquel, sur un autel brûlait un feu visible de très loin.

Comment se fait-il que Tabarī mentionne Qal'a-i-Dokhtar également comme forteresse et comme *terbāl*, et que le pyrée ou la tour de Gōr porte tout comme cette forteresse, le nom de «gloire royale»? Nous ne croyons pouvoir expliquer cette dénomination identique pour les deux monuments — et qui n'est certainement pas une erreur — que par l'interprétation de la salle à coupole qui occupe la partie isolée et la plus profonde du château fort. C'était, à notre sens, un temple du Feu, une sorte de chapelle royale contiguë aux salles et chambres d'habitation qui occupaient la première et la seconde parties de l'ensemble de Qal'a-i-Dokhtar. La preuve, d'après nous, en est fournie par l'existence de cet escalier en colimaçon qui conduisait au toit en terrasse au-dessus de la coupole, où devaient se trouver les autels du feu — dispositif semblable à celui des temples du Feu de l'époque parthe mentionnés plus haut.

Ainsi Qal'a-i-Dokhtar serait la première et la plus ancienne construction élevée par Ardeshīr dans ce coin éloigné du Fars, d'où ce prince ambitieux commença de porter ses premiers coups aux voisins. C'était un « nid d'aigle », un château fort qui comprenait également un petit sanctuaire privé, érigé suivant le plan en usage à l'époque parthe, c'est-à-dire, communiquant avec le toit où se trouvaient les deux autels extérieurs. C'est seulement plus tard, lorsque Ardeshīr devint suzerain et eut une véritable cour avec des dignitaires, comme cet Abharsām *vuzurg-framādhār,* qu'il fonda la ville de Gōr avec son temple et son pyrée, et se fit élever à côté son grand palais. D'ailleurs, la ville ne dut pas jouer longtemps le rôle de capitale, abandonnée qu'elle fut bientôt pour Ctésiphon à la suite de l'extension trop rapide des conquêtes territoriales du premier sassanide. Un nombre assez réduit de bâtiments couvrait l'aire délimitée par le mur circulaire de l'enceinte, ce qui ressort d'après les photographies aériennes.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le changement de la disposition des autels du feu extérieurs se produisit donc sous Ardeshīr en fonction du nouveau rôle que fut appelé à jouer, en Iran, le zoroastrisme, mais la raison exacte nous en échappe encore.

Il nous reste à éclaircir la dernière question concernant les bassins et le nombre des temples qui existèrent à Gōr. Istakhrī écrit [1] que « le temple du feu de Djūr se trouve à côté d'un bassin nommé *bārīn* » (بارين). Or, ibn al-Balkhī, comme nous venons de le voir, parle de deux bassins, *Būm-i-pir* et *Būm-i-djavān,* et dit qu'à côté de chacun d'eux se trouvait un temple du Feu. Le nom *bārīn* ne signifie rien. Le mot *būm* signifie « hibou » et c'est ainsi que le traduisent les savants modernes : « vieil hibou » et « jeune hibou ». Il est certain que dans le mot *būm* il faut voir le mot *barm,* « source, étang » (بوم = برم), déformé par les copistes. La même rectification peut être tentée pour *bārīn*. Voici les raisons qui justifient, semble-t-il, cette mise au point.

Nous avons vu plus haut que l'étang avec la source, qui se trouve devant le palais d'Ardeshīr, s'appelle encore aujourd'hui *barm* et que le palais est dénommé maintenant *ātesh-kādeh*. Or, Sahyed Dowlé [2] qui écrivait, il y a environ trois quarts de siècle, dit : « à la sortie de la montagne on voit un temple du feu nommé *Barm-i-pir* ». Un dessin naïf du palais avec ses trois coupoles et son iwan illustre cette description. L'auteur ajoute plus loin que « ce temple du feu était le plus grand du Fars. Quand les historiens parlaient de ce temple, ils le nommaient le temple du Fars ». Et il cite les vers de Hafiz : « mon cœur a autant de feu que le temple du feu du Fars ». Puis suit une longue étude du nom *Barm-i-pir* qui se termine par la conclusion que cette appellation a été donnée au temple à cause de la source avec l'étang qui est un *barm*. Et il a raison puisque le texte d'al-Balkhi le confirme. La richesse de la source, la forme et la situation du bassin orné de gradins en pierres sculptées, faisaient naître des légendes autour de cet endroit. Ainsi, de nos jours, les habitants parlent de la profondeur impressionnante de l'étang. Il y a un demi-siècle Hadji Hassan Hossein Faça [3] s'était laissé dire que cette source avait commencé de jaillir la nuit de la naissance du Prophète. Kazvīnī mentionne « une admirable source qui jaillit à proximité de la porte de la ville » [4]. C'est elle qui s'appelait

[1] *Chronique de Tabarī,* II, p. 118.
[2] *Merat ul-Bouldan Nasseri,* 1296 H., p. 281.
[3] *Fārs Nāmah Nasseri,* 1313 H., p. 24.
[4] G. Le Strange, *op. cit.,* p. 256.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

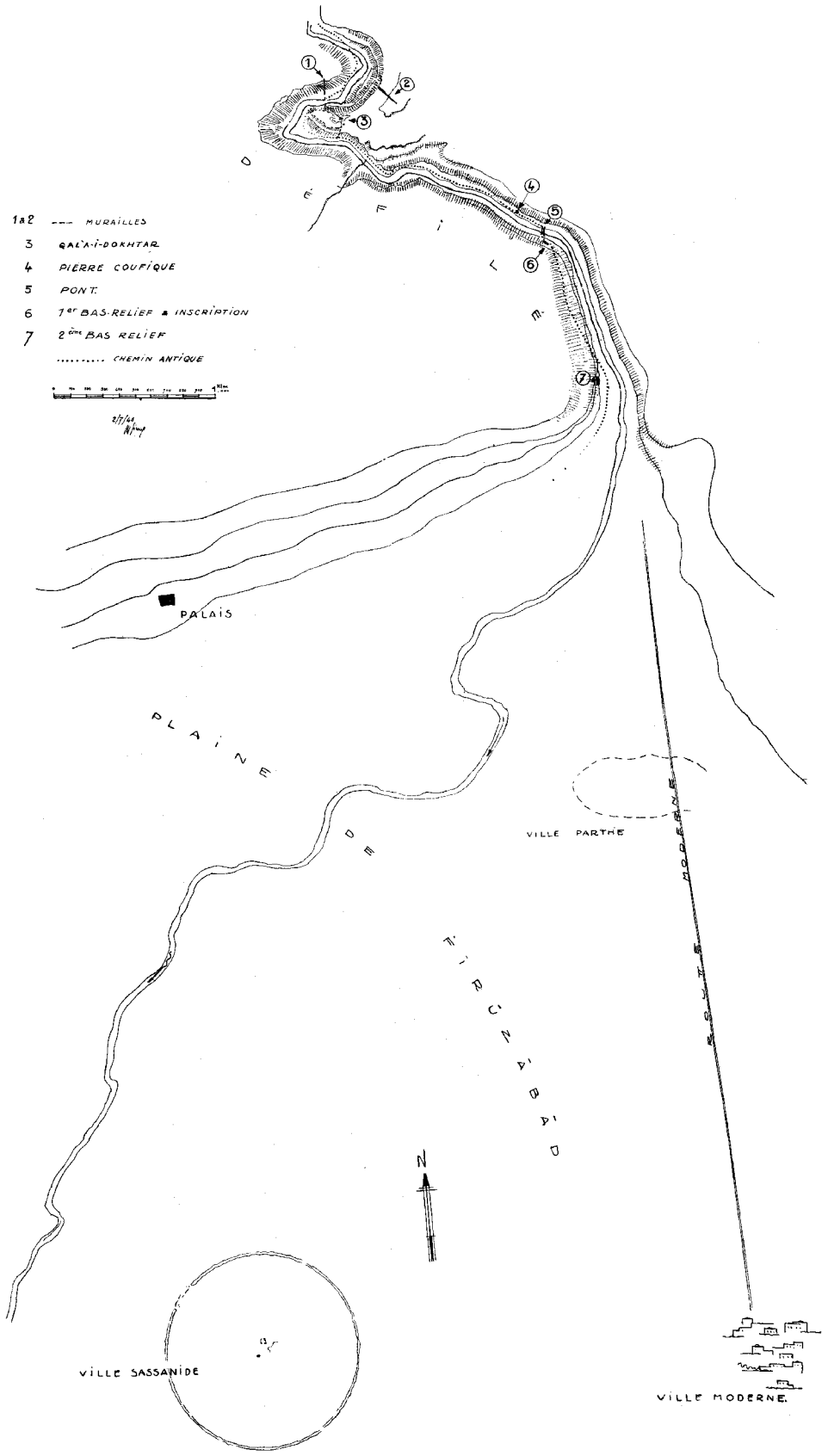
« la vieille source », nom qui fut donné plus tard au palais transformé par la légende en temple du Feu.

De quand peut-on dater cette nouvelle attribution à la belle résidence d'Ardeshīr? C'est certainement entre la fin du x^e^ et le commencement du xii^e^ siècle que le fait a dû se produire. En effet, Istakhrī ne mentionne qu'un seul temple du Feu à Gōr et le situe près de la tour. Mais déjà ibn al-Balkhī parle de deux temples, dont l'un est près de *Barm-i-Pir* ou la vieille source, que nous venons d'identifier. La chose est faite, le palais est transformé dans l'imagination populaire en temple, mais la vieille tradition persiste encore et en mentionne un deuxième, le vrai, qui se trouve près du bassin nommé *Barm-i-djavān,* « jeune bassin » puisqu'il est artificiel et par conséquent plus récent que la source naturelle. Plus tard, la ruine du temple sera complètement oubliée et ne portera plus que le nom d'aujourd'hui *Takht-i-Nashin* ou « siège du trône », tandis que le palais deviendra « le plus grand temple du Fars », et comme tel sera chanté par l'un des plus grands poètes de l'Iran.

La raison en est simple : la ruine informe du temple n'est plus compréhensible au profane. Mais le palais, qui surprend par son état de conservation malgré les dix-huit siècles de son existence, le remplace dans l'imagination populaire parce qu'il existe, parce qu'il est visible et parce qu'il répond à une tradition plus vivante que les murs et les coupoles.

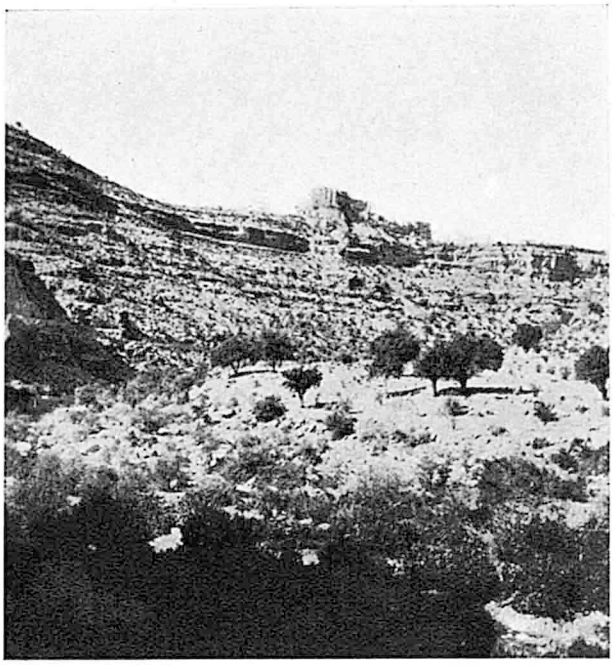
Téhéran, juillet 1940.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Site de Firūzābād.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

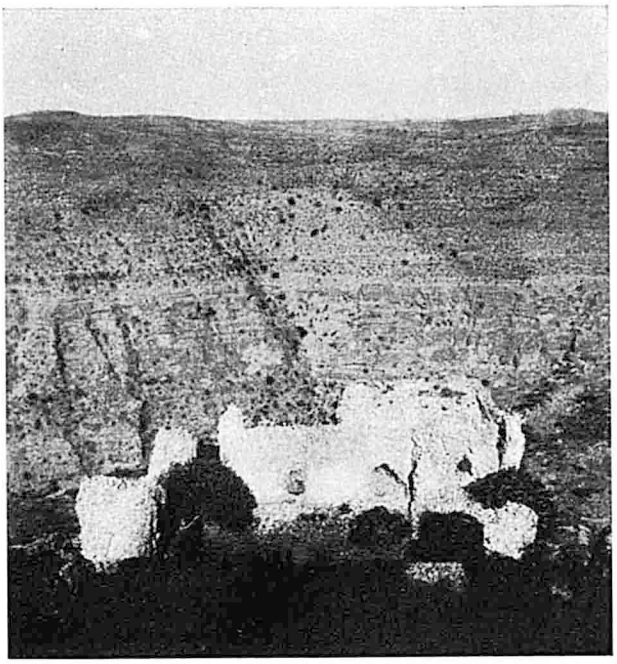


a) Qal'a-i-Dokhtar. Côté Est.

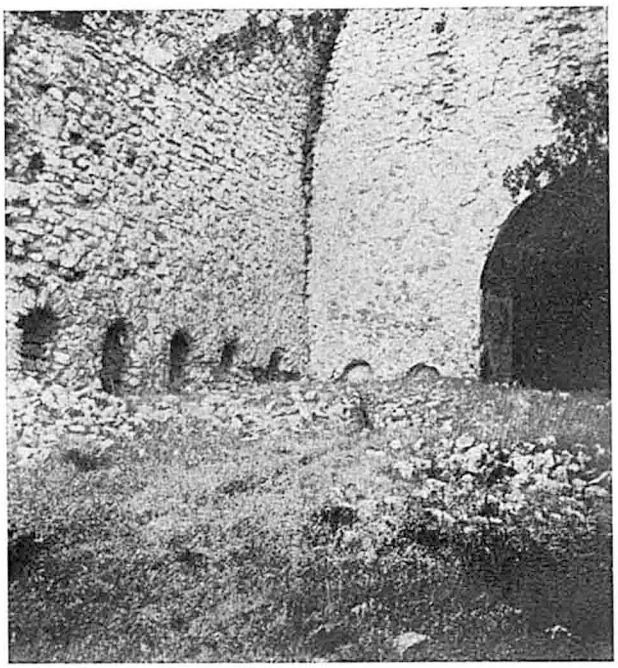


b) Qal'a-i-Dokhtar. Porte de la tour Nord.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

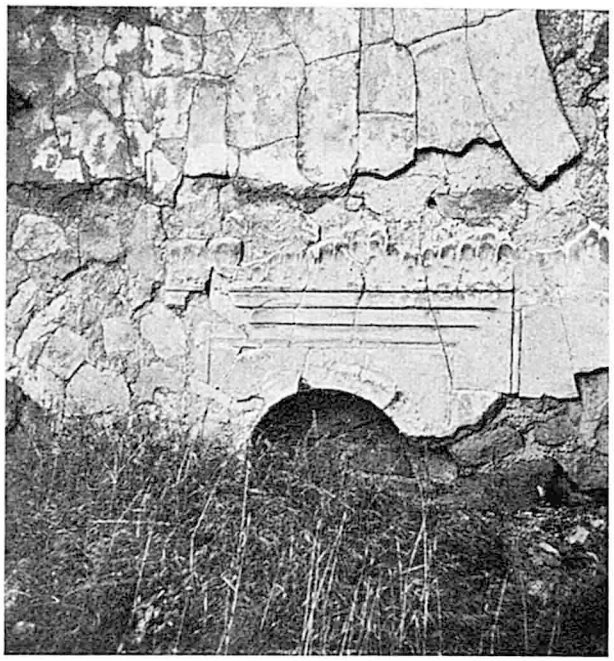


a) Qal'a-i-Dokhtar. Cour et chambres.

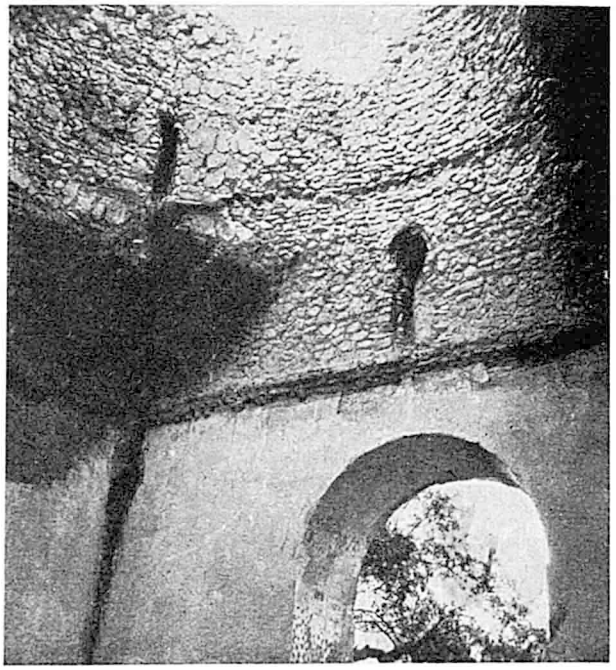


b) Qal'a-i-Dokhtar. Grand iwan avec niches et porte.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



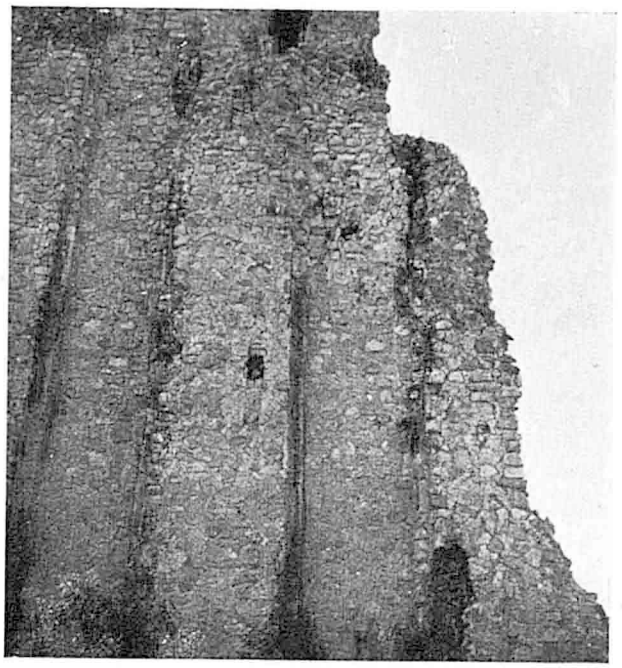
a) Qal'a-i-Dokhtar. Décor en stuc d'une niche du grand iwan.



b) Qal'a-i-Dokhtar. Coupole de la salle carrée.

R. Ghirshman, *Fīrūzabād*.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

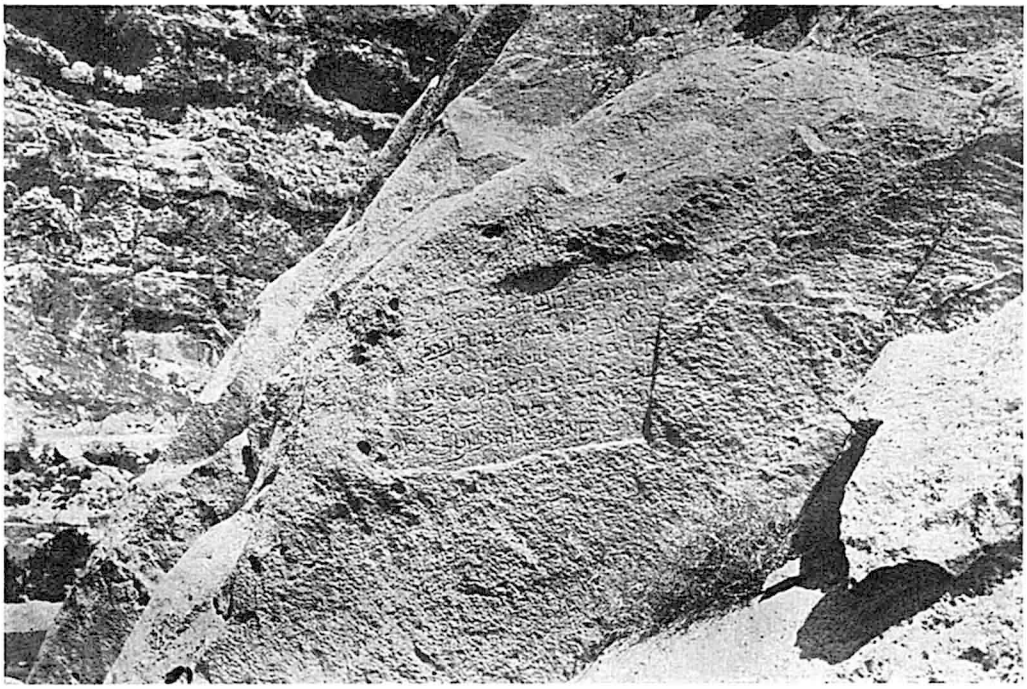


a) Qal'a-i-Dokhtar. Tour Nord, face extérieure.

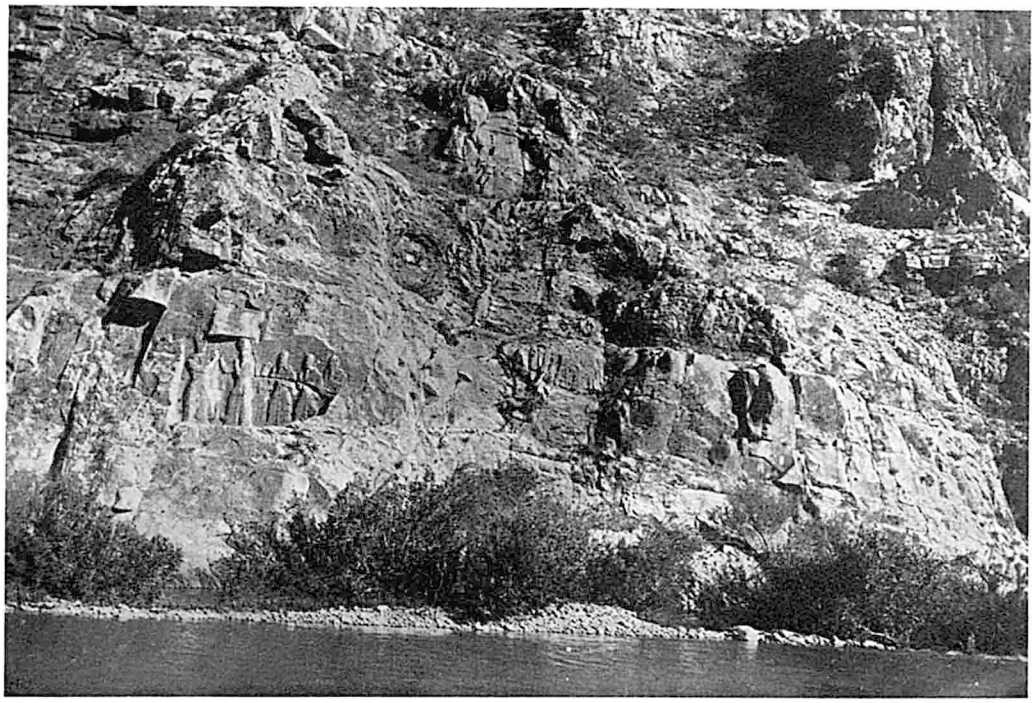


b) Fīrūzābād. Restes du pont vus de la rive droite.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



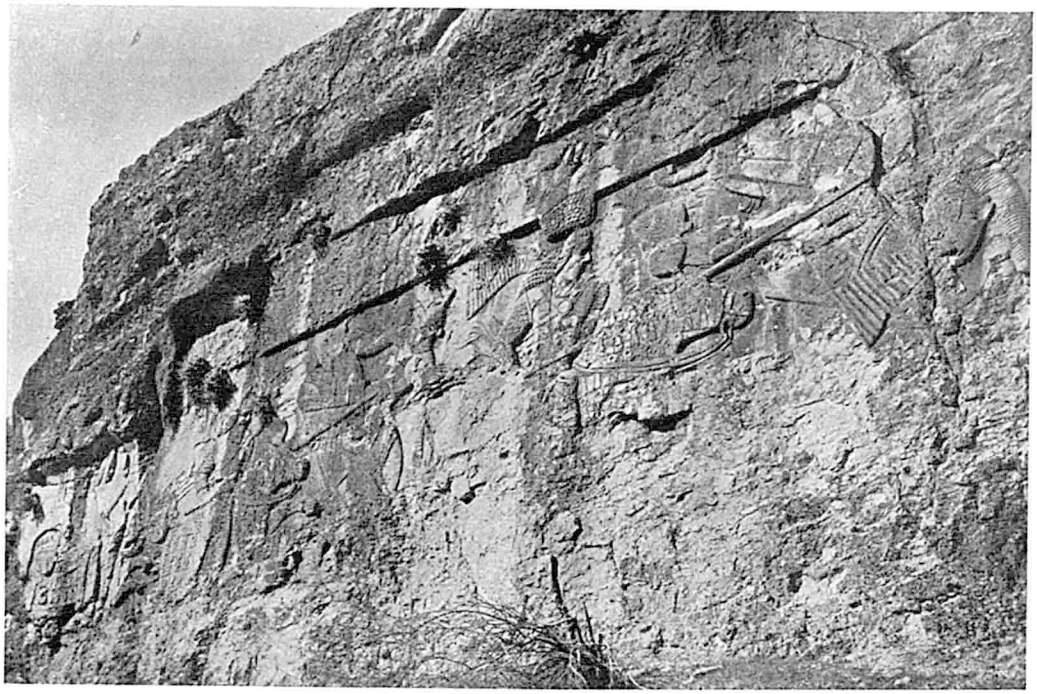
a) Fīrūzābād. Inscription d'Abharsām.



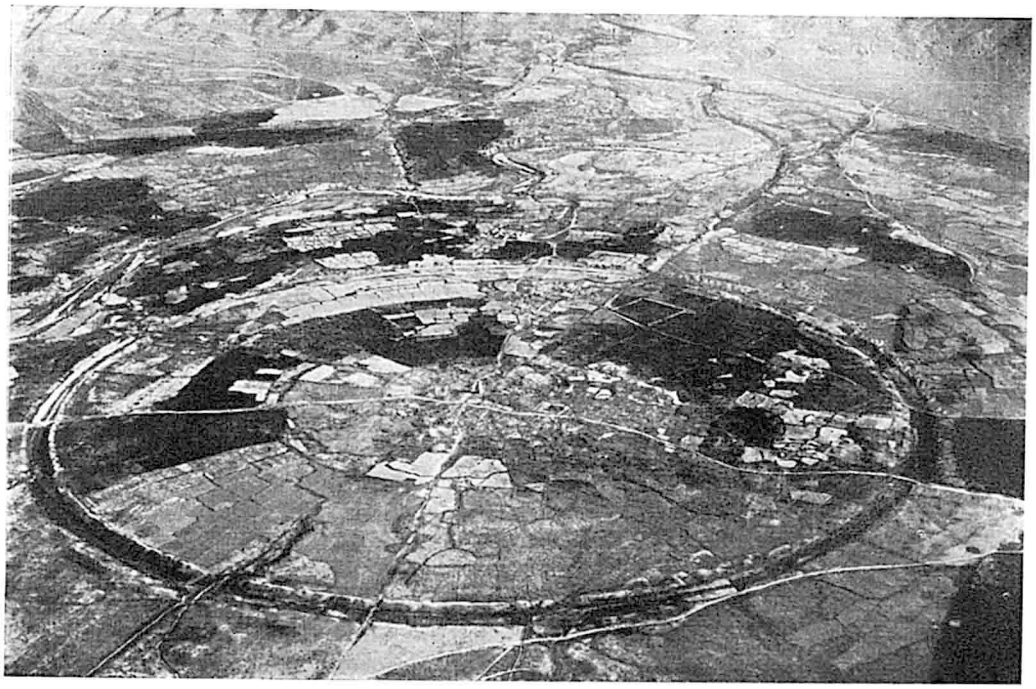
b) Fīrūzābād. Bas-relief représentant l'investiture d'Ardeshīr Ier.

R. Ghirshman, *Fīrūzābād*.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

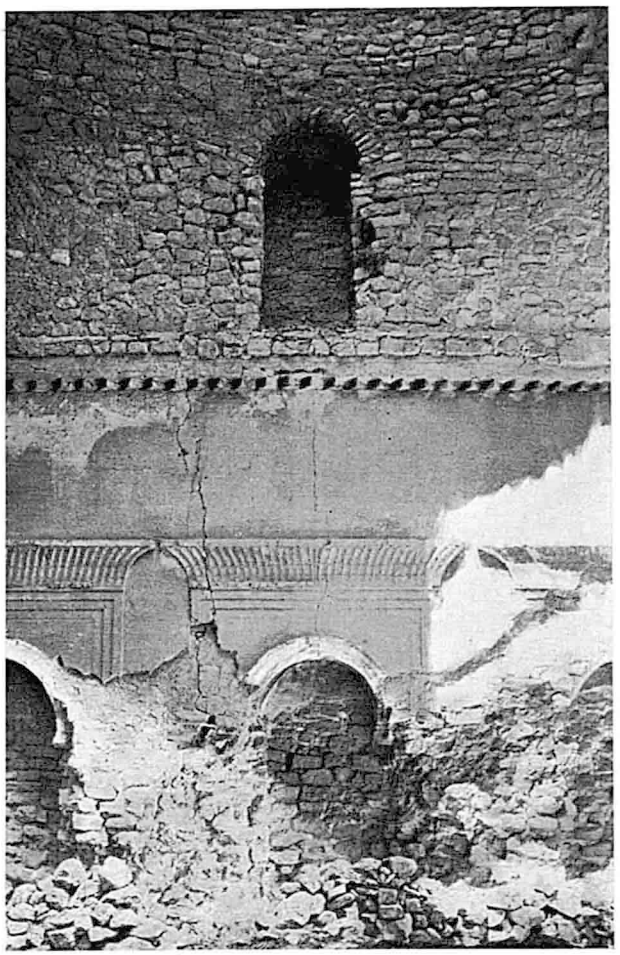


a) Fīrūzābād. Bas-relief représentant la victoire d'Ardeshīr Ier sur Artaban.



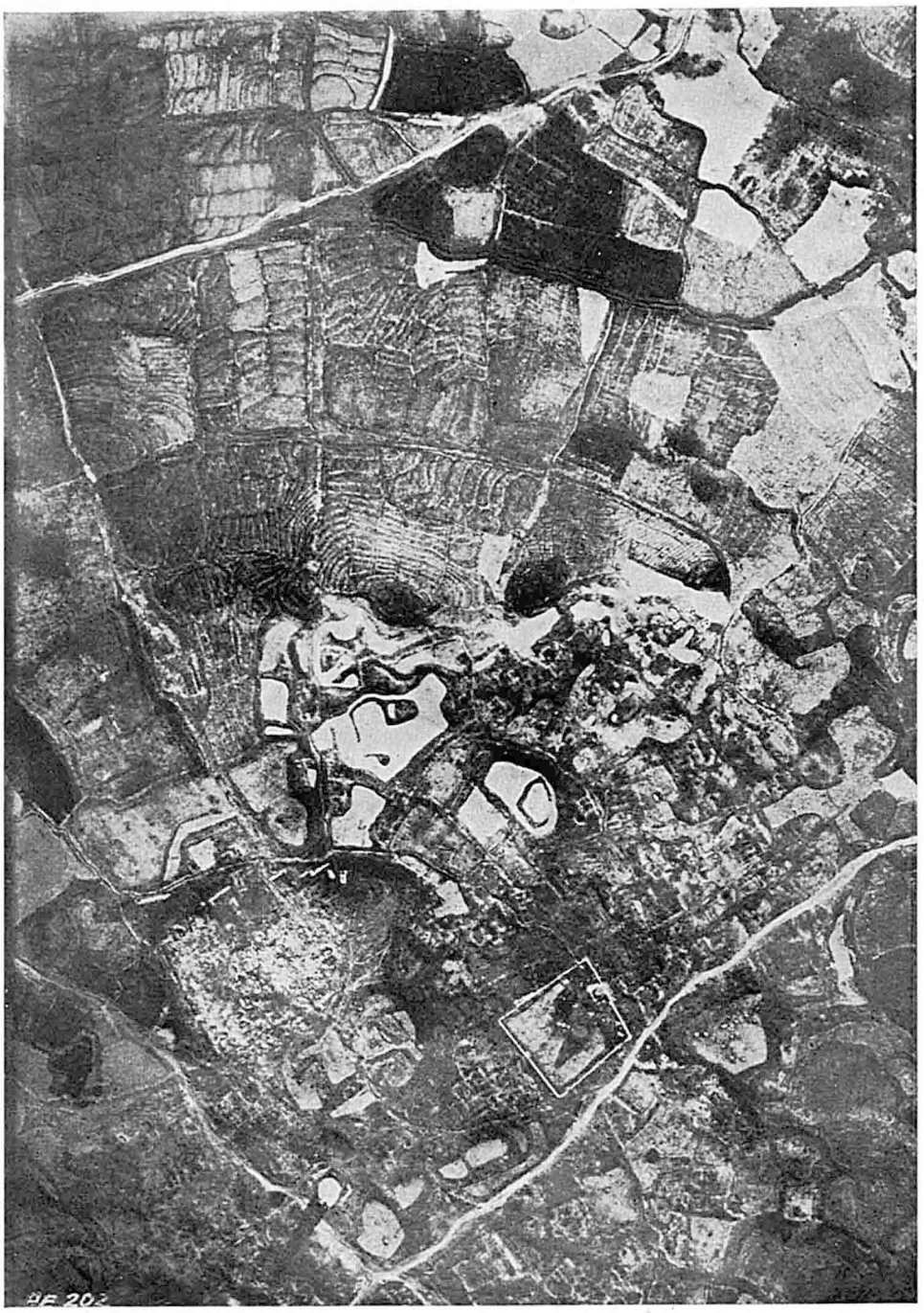
b) Ville de Fīrūzābād. Photographie aérienne du Dr E. Schmidt.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Décor en stuc du palais de Fīrūzābād.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Fīrūzābād. Tour et temple du Feu. Photographie aérienne du Dr E. Schmidt.

BIFAO 46 (1947), p. 1-28 Roman Ghirshman
Firuzabad [avec 9 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net